

Do, Odot', Fwada et Roglof

« Ado », dit parfois Jeanne. Cela pourrait-il vouloir dire quelque chose ? Rodolphe, peut-être ? Je me souviens qu'Ernest m'appelait « Do », tout simplement, puis « Odot' », quelques mois plus tard — je l'appelle encore Têêt, il a fait plus de progrès que moi. Me reviennent alors en mémoire les prénoms diversement atrophiés dont les enfants me firent présent. « Rodlof », dit Milo ; « Roglof », disait Arthur. Je ne sais plus comment se nommait cet autre gamin qui, à deux ans, m'appelait « Fwada ». Je suis toujours ravi de leurs approximations. À leurs erreurs, je mesure l'effort qu'ils font pour me dire, moi, dont le nom leur est si difficile à approcher. Toi, Jeanne, quel nom me donneras-tu ?

Peut-être « Papa », tout simplement.

Enfant, j'appelais ma mère « Patricia », rarement « Maman ». Était-ce l'époque, qui commandait à raison que les libres enfants fussent traités en individus à part entière, en égaux, et à tort, en jeunes adultes, en semblables, qui jamais ne croiraient au Père Noël ? Était-ce la différence d'âge insuffisante entre moi et ma mère — dix-huit ans seulement — qui induisait cette étrange relation, le manque de distance nous interdisant un mot qui d'ordinaire relie deux générations distinctes ?

Il n'y avait personne à la maison que je pusse appeler « Papa ». Les quelques compagnons de ma mère furent des initiateurs, de grands copains ; l'un m'apprit le poker, un autre me laissa lire mes premières bandes dessinées pour adultes, mais ça ne faisait pas un père.

Quand Merlin est né, je n'avais rien décidé quant au nom qu'il devrait employer. Il choisit « Papa », qui m'enchanta. De mes enfants, je ne veux pas d'autre nom.